

FLORILÈGE DE PRESSE

On est totalement embarqué par ce spectacle monstre, puissant qui saisit par sa fraîcheur, sa simplicité et la fougue de ses comédiens.

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore - **Mediapart**

La remarquable troupe de comédien-ne-s réunie par Aurélie Van Den Daele ne se contente pas d'investir les destins croisés des personnages composant cette « fantaisie gay sur des thèmes nationaux », elle en réinvente tous les souffles de vie.

Manuel Piolat Soleymat - **La Terrasse**

Aurélie Van Den Daele se dote d'une belle création sonore et scénographique signée par le collectif INVIVO, qui a su aménager une scène musicalement dense, à même d'accueillir la profusion d'espaces que traverse Angels in America

Alice Archimbaud - **Transfuge**

Aurélie Van Den Daele ne s'effraie visiblement pas de la tâche à accomplir devant cette fresque de près de 4h30. C'est tambour battant qu'elle mène sa mise en scène. Avec beaucoup d'idées, de simplicité et d'intelligence.

Denis Sanglard - **Un Fauteuil pour l'Orchestre**

Le texte est cinglant, très oral, réaliste, soutenu par des acteurs impeccables.

RFI

Si le texte est puissant, la distribution particulièrement bien choisie (et rend les personnages si attachants!), la scénographie est quant à elle absolument bluffante.

Pauline - **Quatrième mur**



MEDIAPART

Angels in America, portrait acide et psychédélique de l'Amérique des années Reagan

Ambiance boîte de nuit, sons assourdissants, lumières stroboscopiques, accueillent les spectateurs. Dans un décor minimaliste, qui ressemble à une salle d'attente impersonnelle, stérile, un groupe d'individus dansent sur les rythmes pop des années 1980. D'un coup, tout s'arrête. Les fêtards disparaissent dans les coulisses dissimulées derrière des rideaux lamés argent et laissent la place à un rabbin (fascinante Julie Le Lagadec). C'est un jour triste à Manhattan, Louis (touchant Grégory Fernandes), homosexuel tourmenté, pleure, enterre sa grand-mère. Accompagné de son amoureux, le pétulant Prior (étonnant Alexandre Le Nours), il tente de faire son deuil, de soulager sa conscience pour ne pas avoir été le petit fils idéal. Très vite, la maladie du siècle, le sida va s'insinuer entre les deux amants. Démocrate convaincu, Américain amoureux de son pays, lâche face à l'adversité, Louis fuit, laissant son compagnon désespéré, en proie à des visions mystiques où un ange (surprenante Marie Quiquempois) le désigne comme le nouveau messie.

Se perdant dans les rencontres sans lendemain, le jeune homme fait la connaissance de Joe (troublant Pascal Neyron), un mormon qui n'assume pas sa sexualité. Marié à la singulière Harper (lumineuse Emilie Cazenave), qui noie son mal-être dans la prise excessive de valium faisant naître, dans son esprit perturbé, des hallucinations surréalistes, l'intègre et très républicain juriste a bien du mal à résister aux avances professionnelles et douteuses de son père de substitution, la star détestée et pourrie jusqu'à la moelle du barreau de New York Roy Cohn (tonitruant Antoine Caubet). Homosexuel refoulé, antisémite et raciste, ce dernier est la quintessence du salaud que la politique ultralibérale et conservatrice de Reagan a engendré, que le sida, contracté lors de rapports furtifs avec quelques jeunes hommes, va rattraper.

Décortiquant les destins croisés de ces âmes perdues, figures si symptomatiques des années 1980, Tony Kushner esquisse un portrait acide, cruel d'une société froide, prude, qui refuse la différence et écrase les minorités. Il dépeint, avec finesse et poésie, les errances d'une époque où les règles morales strictes, les dérégulations financières ont

modifié en profondeur le monde à venir, celui du XXI^e siècle. C'est toute la force de cette pièce fleuve, qui grâce à la mise en scène ingénieuse, la redécoupe resserrée du texte, faite avec l'accord de l'auteur, n'a pas pris une ride. Suggérant les « eighties » américaines par de simples petits détails, Aurélie Van Den Daele ancre l'histoire de Louis, Joe, Harper, Roy et Prior dans le présent et offre à l'ensemble une intemporalité bienvenue.

Des années Reagan, marquées par une stigmatisation des gays, touchés par ce fléau qu'est le sida, restent des séquelles dont les résurgences violentes ne cessent encore aujourd'hui de faire des ravages. Malgré les avancées sociales, il n'est toujours pas simple de vivre pleinement sa sexualité même dans les pays occidentaux, le mouvement manif pour tous, si mal nommé, en est l'une des stigmates les plus flagrants en France. Ainsi, utilisant une histoire du passé, le stéréotypage assumé des personnages créés par Tony Kushner, Aurélie Van Den Daele interroge sur le présent, sur le rapport aux autres, à la société, sur notre place dans un monde finalement si refermé sur lui-même, où la finance a pris le pas sur les libertés individuelles.

On est totalement embarqué par ce spectacle monstre, puissant qui saisit par sa fraîcheur, sa simplicité et la fougue de ses comédiens. Au nombre des quels on notera surtout l'interprétation hallucinée et délirante d'Emilie Cazenave, extraordinaire en Harper, le jeu exalté, vibrant de Pascal Neyron, épatant en mormon dont le vernis conservateur est sur le point de craquer de toute part, enfin la présence multiple et fabuleuse de Julie Le Lagadec, qui se glisse avec une aisance confondante dans la peau de plusieurs personnages. Hilarante en Rabbin déphasé, cinglante en médecin annonceur de mauvaises nouvelles, poignante en mère mormone, décalée terriblement humaine, elle est effroyablement drôle en ange de la mort, en spectre persécuteur qui hante la fin apocalyptique de cet *Angels in America*, « made in France », rythmé et captivant.

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

19 novembre 2017

La Terrasse

Metteure en scène associée au Théâtre de l'Aquarium, Aurélie Van Den Daele donne chair, voix et souffle à une formidable version d'Angels in America de Tony Kushner. Identité, maladie, amour, religion : retour sur l'Amérique reaganienne des années 1980.

C'était Hier ou, plus exactement, il y a 30 ans. Au milieu des années 1980. Le président républicain Ronald Reagan dirigeait les Etats-Unis depuis le début de la décennie, défendant les valeurs du libéralisme économique et de la morale conservatrice. Les premiers malades du sida commençaient à tomber, décimant tout un pan de la communauté homosexuelle. Œuvre monumentale écrite en 1987 (la première partie – Millennium Approaches – a été créée à San Francisco en mai 1991, la seconde – Perestroika – à Los Angeles en novembre 1992), Angels in America nous replonge dans cette époque charnière qui annonçait, à maints égards, les errances de notre début de XXIème siècle. En mettant en scène une version resserrée de la pièce du dramaturge américain Tony Kushner (les deux parties du spectacle peuvent être vues lors d'intégrales ou de représentations séparées), la jeune Aurélie Van Den Daele vient nous redire la grandeur et la puissance de cette fresque humaine, historique, mythologique. Elle le fait avec une intelligence et une habileté qui forcent le respect.

Une « fantaisie gay sur des thèmes nationaux »

Angels in America est pourtant un texte dont l'ampleur nécessite plus que de la maîtrise. Il faut, pour donner corps à la quantité impressionnante de lignes narratives et thématiques contenues dans cette œuvre-fleuve, faire preuve d'une bonne dose d'inspiration. Il n'en manque pas à la metteure en scène associée au Théâtre de l'Aquarium. Au sein d'un dispositif scénique alliant force et ingéniosité (lumière, vidéo, son et scénographie sont du Collectif INVIVO), la remarquable troupe de comédien-ne-s réunie par Aurélie Van Den Daele (Antoine Caubet, Emilie Cazenave, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec, Alexandre Le Nours, Sidney Ali Mehelleb, Pascal Neyron, Marie Quiquempois) ne se contente pas d'investir les destins croisés des personnages composant cette « fantaisie gay sur des thèmes nationaux », elle en réinvente tous les souffles de vie. Plongés, 4h30 durant – entre quotidien et bouffées d'imaginaire, pointes d'humour et gravité – dans un maelström d'émotions et de panoramas humains, nous suivons pas à pas les nuits et les jours d'êtres aux destins chaotiques : homosexuels, mormons, Juifs, Noirs, malades du sida, électeurs républicains... Tout cela est d'une grande beauté et d'une grande exigence. A l'image du travail exemplaire effectué par François Rancillac, depuis 2009, à la tête du Théâtre de l'Aquarium.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Angels in America, vaste fresque des années Reagan, les années 80, et la volonté politique d'une restauration morale, des valeurs familiales, de l'instauration d'un libéralisme économique outrancier. Et l'apparition du sida. Le pays de la liberté et de la violence. Violence sociale, raciste, sexuelle que la maladie révèle. Le destin croisé de Prior et Louis, amants confrontés à la maladie, de la lâcheté de ce dernier. De Joe et Harper, couple mormons à la dérive. De Belize, infirmier militant, noir et homosexuel, confronté au racisme et à l'homophobie. Roy, avocat véreux, homophobe. Tous se déchirent, s'aiment et se haïssent. Tous se battent contre eux-mêmes et contre la maladie. Le sida réveille les peurs, troue les ventres de trouille, déchaîne les passions et les colères. Réveille et convoque les fantômes qui attendent leur heure. Fait surgir les anges. Une vision des années 80 entre réalisme et hallucination sous valium. Les palmiers poussent sur la banquise en plein Brooklyn. Tony Kushner brosse un portrait acide, âpre, des années 80 américaines. Et se joue avec malignité de la théâtralité. Cette pièce est un monstre, une chimère qui jongle avec les codes théâtraux. C'est du théâtre avant toute chose par sa forme hybride mais qui trouve son unité et sa raison par son propos percutant et pertinent.

Aurélien Van Den Daele s'empare de tout ça et ne s'effraie visiblement pas de la tâche à accomplir devant cette fresque de près de 4h30. C'est tambour battant qu'elle mène sa mise en scène. Avec beaucoup d'idées, de simplicité et d'intelligence. Décor dépouillé et scénographie astucieuse, emboitant deux espaces en un seul, permettant une grande fluidité dans les enchaînements de scènes, parfois simultanées. Les sauts temporels, nombreux, les espaces démultipliés, les pièges scénographiques et dramaturgiques semés par Tony Kushner trouvent leur solution de façon efficace et simple. Avec de jolies trouvailles quand une pluie de balles de ping-pong tombe des cintres et figure la neige. Parce que sans doute est-ce ainsi qu'Harper se représente la neige dans les rues froides de Brooklyn... Les années 80 sont esquissées, juste soulignées, avec justesse et n'empêche ainsi nullement des références contemporaines. On ne s'étonne donc pas de téléphones portables ou d'ordinateurs utilisés par nos personnages. Avec une pointe d'humour quand un très vieux rabbin sort son iPad dernier cri... Parce que justement ce que réussit Aurélien Van Den Daele c'est de marquer par petite touche indirecte le prolongement entre ces années reaganienne et nos années contemporaines. Sans évacuer les années 80 mais en les suggérant, sans plus, pour ne pas étouffer la pièce dans cette référence première. En s'attachant davantage au contenu. Car au niveau du discours, combien sans doute notre malaise aujourd'hui, nos disfonctionnement émergent en partie de cette révolution sociétale et économique et pour laquelle le sida sans nul doute a contribué, dans un sens et dans un autre, à bouleverser la donne. Belize en est le marqueur qui préfigure la lutte pour des droits aujourd'hui acquis mais encore fragiles. Qu'il soit noir et homosexuel n'appuie, avec une ironie féroce, qu'un peu plus le propos. Et la peur de Roy envers celui qu'il considère comme une tante, sa haine n'est que la peur d'une majorité envers une minorité qu'elle considère sciemment comme dangereuse. Nous y sommes encore, plus que jamais, aujourd'hui. Aurélien Van Den Daele décortique avec minutie la complexité des rapports au monde, à la société et entre ceux qui en sont les protagonistes et combien notre besoin de classification échappe à la réalité. Les personnages de Tony Kushner sont certes des stéréotypes, mormons, juifs, homosexuels, drogués, malades... mais ont une vraie épaisseur, une complexité psychologique. Les comédiens, dans un bel ensemble, sans effets inutiles, et dans une vivacité de jeu étonnante –pas de temps mort– démontent et remontent la mécanique des rapports qui les lient entre eux, entre violence, passion et intérêt sans plus se soucier du contexte historique en arrière-plan, présent sans être pesant. Dégagés de ce carcan ils donnent à cette pièce incroyable et dense une actualité indéniable par son propos corrosif et humainement sensible.

Denis Sanglard
16 novembre 2017

TRANSFUGE

ANGES DÉCHUS

1985. « Quinze ans avant le troisième millénaire. Peut-être que le Christ reviendra. Peut-être qu'on plantera des graines ». Ou pas. L'Amérique de Ronald Reagan, dévorée par le sida, croupit dans l'eau sale de son conservatisme, et levant les yeux au ciel, contemple avec effroi le trou de la couche d'ozone. S'y rencontrent, au croisement de l'histoire et de la fiction : Harper, mormone borderline et chargée au valium ; son mari, Joe, juriste ambitieux, qui suffoque du refoulement de son homosexualité et tente de résister au véreux Roy Cohn ; Prior Walter, agonisant doucement du VIH, adoubé prophète de ce monde mal en point, ; son petit ami Louis, juif et gay, qui abandonnera son compagnon, terrassé par la culpabilité. Et au milieu de tout cela, des anges, qui circulent entre les antichambres du pouvoir, le mouiroir des hôpitaux et les visions hallucinées des personnages. Écrite en 1987, créée en deux parties – 1991 à San Francisco pour Millenium Approaches, 1992 à Los Angeles pour Perestroïka – la pièce de Tony Kushner s'inscrit dans ce geste inédit qui consiste à porter à la scène une si brûlante actualité, à l'époque où « sida » est synonyme de cancer gay. Portée sur toutes les scènes occidentales, déclinée en opéra et en série télé, la grande fresque ne perd rien de sa dimension légendaire, puisant à toutes les sources du burlesque et du tragique, du réalisme et du kitsch, pour écrouler tous les totems de l'hybris américain – religion, identité, libéralisme.

Avec la reprise de cette mise en scène créée en 2015, Aurélie Van Den Daele assume le poids du mythe, reprenant efficacement les codes du feuilleton - séquençage par épisode et montage nerveux. Elle se dote d'une belle création sonore et scénographique signée par le collectif INVIVO, qui a su aménager une scène musicalement dense, à même d'accueillir la profusion d'espaces que traverse Angels in America, emboitant plusieurs cellules de jeu, jouant de la clôture et de la transparence, articulant les zones de lumière crue au sfumato de fin du monde.

Le texte est là, incarné, notamment par Antoine Caubet, qui charpente avec brio le rôle le plus trouble et le moins fictif de la pièce, celui de Roy Cohn. L'ultra maccarthyste avocat new-yorkais a marqué l'histoire du barreau en envoyant Ethel Rosenberg à la chaise électrique et en défendant tout le gratin conservateur, dont le jeune Donald Trump. Corrompu au dernier degré, homosexuel et homophobe, juif, antisémite et raciste, Cohn se découvre avec horreur atteint du sida, dont il jurera jusqu'à sa mort qu'il s'agit d'un cancer du foie. C'est que le stéréotype, chez Kushner, est là pour être poussé dans tous ses retranchements, épuisé dans la confrontation avec ses limites. Plus que par son actualité alors, c'est peut-être davantage par la façon dont elle saisit le mouvement de l'histoire que la pièce de Kushner fascine. Actualisation fantasque de l'imagerie biblique et de l'imaginaire queer, on se rappellera que l'ange est d'abord emprunté à Benjamin et à ses Thèses sur le concept d'histoire : l'ange, figure de la déchirure, celle d'une société qui s'écroule sous le poids de ses contradictions.

Alice Archimbaud

18 Novembre 2017

Les années Sida entre angoisse colère et désespoir

Dans *Angels in America* de Tony Kushner, Aurélie Van Den Daele met en scène le désarroi comme la solidarité maladroite des premiers combattants et victimes de la pandémie, face à un rejet irrationnel de la sensibilité homosexuelle dans la société.

Le voyage est cruel. Avec *Angels in America*, Tony Kushner, mis en scène ici par Aurélie Van Den Daele emmène le spectateur dans les coulisses des années 1980. Celles du début des années Sida aux Etats Unis. Quand cette nouvelle épidémie terrorisait autant les malades que les soignants. Les premiers découvrant pas hasard que leur petite affection allait irrémédiablement se généraliser jusqu'au plus profond de leur être. Les seconds que face à cette ruine accéléré du corps de beaux hommes jeunes, ils ne pouvaient rien. L'AZt, célèbre depuis dans l'univers des thérapies efficaces, n'en était qu'à ses balbutiements et aux essais cliniques sur des volontaires et des cobayes.

Sur la scène dépouillée, quelques sièges, comme dans un hall d'embarquement, sauf qu'il s'agit d'un départ pour l'éternité. S'ajoute une sorte de salle toute vitrée, très belle imagination, qui à force de fumigènes se transforme en laboratoire du purgatoire, chambre d'hôpital ou de veillée mortuaire, lieu de rencontres...

Huit comédiens dans la danse

Pendant quatre heures et demies, avec entracte, les huit comédiens (Antoine Caubet, Emilie Cazenave, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec, Alexandre Le Nours, Sidney Ali Mehelleb, Pascal Neyron, Marie Quiquempois) qui multiplient les rôles d'homosexuels, bi-sexuels, ou encore ailleurs sur l'échelle de la diversité des personnes LGBT... sachant que les protagonistes de l'affaire incarnent des personnages de la vraie vie, comme l'avocat Roy Cohn (contaminé) qui fut un temps conseiller du président Ronald Reagan.

Si la metteuse en scène a judicieusement choisi de limiter les accessoires et les costumes pour souligner les caractères et les sensibilités des personnages, elle a aussi imaginé le déclenchement aussi surprenant que réussi de quelques scènes comme une pluie de balles de ping pong... *Angels in America*, comme le dit d'ailleurs Aurélie Van Den Daele résonne bien dans le temps présent, « où les minorités, quelles qu'elles soient, semblent devenir un danger pour des majorités hésitantes, troublées peureuses, où nos démons de mort et de jeunisme exacerbé nous hantent ».

Gérald Rossi
27 novembre 2017



Les débuts du sida à New-York sous le prisme de personnages différant par leur religion, leur orientation sexuelle ou leur portefeuille, c'est le thème grave d'Angels in America, la saga de l'auteur américain Tony Kushner qui lui a valu le prix Pulitzer en 1994.

Une pièce dense dont s'est emparée la jeune metteuse en scène Aurélie Van Den Daele. Ca se passe au théâtre de l'Aquarium à Paris. 5h de spectacle énergique et poétique.

Ambiance boîte de nuit avant même le début de la pièce puisque nous sommes invités à nous installer dans la salle de l'Aquarium sur l'air de *Take on me* du groupe A-ha. Sur scène, les comédiens entament une partie de bowling tout en se déhanchant. Une introduction comme un avertissement : oui, on va parler d'un sujet grave mais dans une atmosphère disco et pétillante.

Aurélie Van Den Daele propose une version écourtée de l'œuvre de Tony Kushner. Une pièce qui entrelace les destins d'une quinzaine de personnages.

Le schéma narratif est complexe, les intrigues se recourent, les personnages se mélangent entre eux, la pièce rassemble plusieurs registres : philosophique, humoristique, pathétique... Une pièce gaie et colorée, comme nous la présente Aurélie Van Den Daele :

« Je pense que c'est une pièce plurielle, multiple, au niveau de la richesse des registres. Il y a des côtés presque science-fiction et d'autres plus dramatiques, très intimistes. C'est aussi une œuvre de liberté qui fait la part belle au rêve. C'est une ode à l'imaginaire que Tony Kushner évoque quand il confronte humain et ange ».

La palette des relations entre les personnages (amicales, professionnelles, amoureuses) reflète les problématiques de l'homme face à ce virus.

Il y a le couple homosexuel Prior- Louis qui va exploser lorsque Prior se soigne du sida. Il y a aussi le couple Joe- Harper qui va lui aussi éclater quand Joe assume son homosexualité. Et il y a l'électron libre, le personnage de Roy, un avocat célèbre, séropositif, qui va nier son homosexualité. Antoine Caubet joue cet homme de pouvoir qui a réellement existé : « Dans la pièce, il représente autre chose que les autres qui vivent le sida dans tous les heurs et malheurs des couples. Roy Cohn représente le pouvoir, l'Amérique puritaine et capitaliste. »

Les deux couples qui vont se séparer vont se mélanger, les lâcheurs vont se fréquenter et les largués vont se lier. D'un côté il y a les vainqueurs et de l'autre les vaincus. Prior, le malade délaissé par son compagnon

Louis trouvera en Harper l'abandonnée une amie. Une amie qu'il a déjà rencontrée lors d'une hallucination - une des nombreuses parenthèses psychédéliques dans la pièce.

Emilie Cazenave qui interprète Harper, la touchante droguée au valium : « ce qui est super c'est que Prior et Harper n'arrêtent pas de se rencontrer dans des hallucinations. Ils vivent un parcours de libération tous les deux. Harper fait le lien entre ses hallucinations et la vraie vie et elle se dit "il faut que je m'en aille, il faut que je vive ma propre vie, avec mon mari ça n'est plus possible" »

Sur scène on voit la dégénérescence des corps, le refus- refus politique - d'ouvrir les yeux sur cette maladie encore inconnue mais aussi la naissance du désir amoureux, la soif de survivre. Cela rappelle un film qui a beaucoup ému et qui a cartonné en France : *120 battements par minute* de Robin Campillo. « On a créé la pièce en 2015, c'est aujourd'hui une reprise. C'est sûr qu'il y a des échos notamment la reprise d'une musique qu'il y a dans le film, *Bronski Beat*. Je pense que c'est un hymne de cette période là. Lui a voulu le mettre. Nous avons eu la même intuition à l'époque. Dans le traitement qu'il fait du corps malade, dans la solitude dans laquelle il met ses personnages, il y a beaucoup de choses qui résonnent. On a eu des petits échanges avec Robin Campillo en lui demandant s'il avait lu Kushner, il m'a dit qu'il l'avait lu il y a bien longtemps » (Aurélie Van Den Daele).

Le texte est cinglant, très oral, réaliste, soutenu par des acteurs impeccables. Des comédiens qui évoluent dans un décor très froid, une espèce de non-lieu avec néons et distributeur de sodas.

« On ne sait pas si c'est une gare, un hall d'aéroport, une salle d'attente d'hôpital... On avait envie de travailler sur un espace identifiable mais que l'on ne peut pas clairement nommer pour ne pas fermer l'imaginaire. Ce côté froid nous tenait aussi à cœur pour la contradiction, la friction entre cet environnement un peu industriel et les pulsions de désir, de vie » (Aurélie Van Den Daele).

Marie Gicquel et Jean-François Cadet

Retranscription de l'émission *Vous m'en direz des nouvelles* (24 novembre 2017) sur RFI
[toute l'émission ici](#) (vers 35min)



Le Théâtre de l'Aquarium reprend *Angels in America*, la pièce multi-primée aux Etats-Unis, écrite par l'américain Tony Kushner en 1987, une des premiers auteurs à aborder frontalement le sujet dans l'amérique reggeanienne.

Aurélié Van Den Daele :

« À cette époque, on l'a un peu oublié, il y avait vraiment une ostracisation très forte, ces personnes étaient mises au banc de la société, exclues. Tony Kushner s'inspire énormément de son contexte, de son entourage, des gens qu'il a vu disparaître.

Aujourd'hui cette question perdure : quelle place on accorde au malade ? Est-ce qu'il reste un individu à part entière ? C'est une question à laquelle il faut s'atteler en politique. »

Retranscription de l'émission Entrée Libre sur France 5
du 01/12/17
[toute l'émission ici](#)

ANGELS IN AMERICA. LE SIDA, ENTRE APOCALYPSE ET ANNONCIATION

Sur la scène, côté jardin, quelques sièges de plastique formant une banquette suggèrent une salle d'attente de gare ou d'aéroport comme on en voyait dans les années 1980. Un lieu et une date, mais aussi tous les lieux possibles à habiter. Cet espace neutre et indifférencié deviendra au fil du temps chambre d'hôpital, bureau d'avocat, ou lieu de rencontre. Côté cour, un grand bocal de verre se dresse à l'arrière-scène, un aquarium où s'ébattront des poissons très humains pris dans une nasse aussi prégnante qu'invisible. Au fond, un rideau métallique dont on découvrira qu'il fonctionne comme un cyclorama, ouvre sur des scènes hors-champ. Lorsque nous pénétrons dans la salle, les comédiens sont sur scène. Ils dansent, s'agitent disco, jouent au bowling comme pour planter le décor. Une enseigne au néon, dont le texte se modifiera au fil du spectacle, donne la tonalité.

Un galaxie de personnages archétypaux

La pièce convoque, sur fond de reaganisme puritain et moralisateur, une galerie haute en couleurs et tout à fait révélatrice. Il ya a là Roy (Marcus) Cohn, l'avocat omnipotent dont les abus de pouvoir ne se comptent plus, calqué sur le personnage historique éponyme, maccarthyste jusqu'au-boutiste qui n'hésite pas à user de son influence pour faire condamner à la chaise électrique les époux Rosenberg, accusés d'espionnage en pleine Guerre froide et condamnés sans qu'aucune preuve réelle n'ait été apportée de leur culpabilité. Quelques couples s'aiment et se déchirent autour de lui : Joseph Porter Pitt (dit Joe), premier assistant du juge Theodor Wilson à la cour d'appel, mormon rigide et coincé qui découvrira son homosexualité, non exempte de bi-, et son épouse Harper, qui traîne un mal-être qu'elle ne maîtrise pas et se shoote au valium en se réfugiant dans un monde imaginaire ; Louis Ironson et Prior Walter, un couple d'homosexuels frappés de plein fouet par le sida de Prior qui met à mal leur couple.

Autour d'eux gravitent des silhouettes inscrites dans la vie « réelle » : des personnages comme la mère de Joe, le médecin de Roy ou un ancien travesti, ancien amant de Prior devenu infirmier, sorte d'Arlequin jouant le rôle du confident ironique et sans illusion. Il porte un regard sans fard sur leur comportement, leurs actions, sans pour autant en être dégagé. Homosexuel, il est une sorte de voix qui pointe les contradictions ou de chœur antique commentant les différents épisodes.

Il y a enfin les personnages surgis de l'imagination de l'auteur et de ses créatures : un rabbin grotesque tout aussi dérisoire que la momie d'ancien révolutionnaire que les caciques staliniens exhibent comme un trésor vivant, les voix avec lesquelles Harper dialogue en permanence, le fantôme d'Ethel Rosenberg, qui veille avec un soin goguenard sur l'agonie de Roy Cohn, ou l'Ange que Prior rencontre dans son délire.

Les années cataclysmiques du sida

Après la libération sexuelle des baby-boomers et le Peace and Love des seventies, le monde a la gueule de bois quand le sida fait rage, sans qu'aucun remède puisse lui être apporté. Années marquées par l'omniprésence de la Grande Faucheuse qui frappe aveuglément et sans faire de détail, homosexuels, drogués et transfusés et stigmatise le sexe à rapports multiples. Une mort inéluctable qui exacerbe les réactions, entre révolte et désespoir, et une maladie dont on ne prononce le nom qu'à voix basse de crainte d'être mis au ban de la société. Maudits sont ces malades dont la douleur ne connaît pas de trêve et dont la lente agonie s'accompagne d'une soif de vivre inextinguible. Punis pour leur « a-normalité », pour leur différence, revendiquent ceux qui les jugent, et Roy Cohn parmi eux, même quand le sida le terrasse à son tour. Lorsqu'à la fin de la pièce se profile l'AZT, on a touché le fond de la désespérance. On n'en rit pas moins pour autant des rodomontades de Roy Cohn ou de l'errance de Harper, en perte dans son monde imaginaire



et enfantin, ou encore de la pudibonderie de mauvais aloi de mon mormon d'époux. Comique et tragique forment une gangue inextricable.

Un maelström et une ambiance de fin des temps

Tous ces niveaux s'interpénètrent et se fondent en une vision de fin du monde pleine de bruit et de fureur. Les personnages surgissent et disparaissent tels des diables hors de leur boîte, les comédiens revêtent les peaux de plusieurs personnages, la pièce explose en tous sens. La référence à la réalité historique de ces années noires a des allures de fin du monde – la catastrophe est proche, on a découvert un trou dans la couche d'ozone qui condamnera à terme l'humanité au moment même où le fléau du sida décime les populations. Dans ce décor qui n'en est pas un où tombe une neige de balles de pingpong, nous sommes dans un univers onirique où les frontières entre réel et imaginaire ont été abolies. Nous naviguons sans boussole dans l'univers fantasmagique où nous entraîne l'auteur à un rythme endiablé. On est pris dans ce tourbillon volontairement déstructuré qui mêle réalité et fiction, réel et imaginaire.

Apocalypse ou Annonciation ?

L'auteur, à l'évidence, est pétri de culture juive et celle-ci imprègne le spectacle de bout en bout, jusques et y compris dans les contradictions de Roy Cohn, antisémite, homosexuel et homophobe, « lâche, salaud, victime », comme il fut qualifié par les organisations gays. Elle traverse aussi l'énigmatique apparition de l'Ange, ce messager qui intronise Prior au rang de prophète qui sera peut-être épargné, finalement, par le sida. Alors Apocalypse ou Annonciation ? L'Ange est-il le seul produit des délires de Prior ou une émanation de la lumière salvatrice ? Revêt-il une apparence tangible, une forme humaine ? Y a-t-il un sexe des anges ? À quelle catégorie appartient-il dans les hiérarchies qu'on reconnaît aux anges ? Quatre – Fluor, Phosphore, Lumen, Chandelle – ou les dix distingués par Maïmonide ? Et dans quelle religion ? Une fois de plus Tony Kushner brouille les cartes. On se laisse porter par cette réflexion énoncée par Harper au début du spectacle – « Moi, tout m'atteint [...] Tenez, regardez. Mes rêves se mettent à me répondre » – et par la réponse énigmatique qui lui est faite : « C'est la rançon du déracinement ». Là est peut-être la leçon. Déracinés de tous les pays, de toutes les tendances et de toutes les exclusions, unissez-vous pour trouver la force de continuer à vivre et à espérer !

Sarah Franck
18 novembre 2017



• Quatrième Mur •

Angels in America au Théâtre de l'Aquarium, « fantaisie gay sur thèmes nationaux »

Le Sida a longtemps été un sujet tabou et il faut des œuvres comme *Angels in America* ou plus récemment *120 battements par minute* au cinéma, pour lever le voile sur cette maladie et ses conséquences sociales, politiques et humaines. L'auteur, Tony Kushner (qui a obtenu le prix Pulitzer pour cette pièce en 1993), et celle qui s'approprie cette œuvre au Théâtre de l'Aquarium, Aurélie Van Den Daele, proposent cette fresque dérangeante d'une Amérique en proie à ses démons. Racisme, intolérance ou maladie s'entremêlent pendant 4h30 pour interroger l'insoutenable angoisse très actuelle de la multiplicité des identités.

Angels in America, transgresser le conformisme

La pièce s'ouvre dans le New York de Ronald Reagan, à une époque où ni l'homosexualité ni le Sida sont des sujets abordables en société. D'un côté, Joe (superbe Pascal Neyron) et Harper (Emilie Cazenave), couple de Mormons républicains, l'un homosexuel refoulé, l'autre accro au Valium. De l'autre, Prior (Alexandre le Nour) et Louis (Grégory Fernandez), qui s'aiment mais que le Sida vient séparer. Et parmi eux, Belize (flamboyant Sidney Ali Mehelle), infirmier afro et ancienne drag-queen ou Roy (Antoine Caubet) avocat d'affaires crapuleux prêt à tout pour rester au sommet. Et des rabbins, médecins, mormons et des anges. Tous s'aiment, se déchirent et tentent de se trouver une place dans cette Nation qui découvre l'horreur de la maladie.

Mais les personnages se battent surtout contre le conformisme puritain américain. Tous mis dans des cases, du plus traditionnel (mormon) au plus excentrique (drag-queen afro), ils tentent de s'échapper à ces limites dans lesquelles ils se sentent parfois à l'étroit. Tétanisés par l'avenir, coincés par le passé, abandonnés par Dieu, il faut alors toutes les prouesses de l'imagination pour trouver une libération. Et ces mondes que l'on veut si cloisonnés se révèlent bien plus poreux et fantasmagoriques que prévu.

La mise en scène d'Angels in America particulièrement soignée

Si le texte est puissant, la distribution particulièrement bien choisie (et rend les personnages si attachants!), la scénographie est quant à elle absolument bluffante. La scène est divisée en deux espaces distincts mais complémentaires : l'un ouvert, aux limites floues, l'autre cloisonné, aux parois transparentes étouffantes, comme un aquarium. Les personnes évoluent en parallèle, parfois en même temps, parfois avec quelques jours d'écart, mais alternant toujours entre cette case que

l'on veut leur imposer, cette atmosphère de méfiance, renforcée par les intenses nuages de fumée tantôt oniriques, tantôt étouffants.

Créé par le Deug Doen Group, ce mariage des sons (largement pris chez David Bowie) et des lumières habille et déshabille, reconforte ou répugne, accompagne et renforce la douleur. La scénographie crée l'ambiance si spécifique d'*Angels in America*. L'imagination prend aussi le pouvoir côté spectateur : rien n'est évident, tout est suggéré (la neige par exemple, est faite de balles de ping-pong). Les créations scéniques portent avec brio les non-dits de la pièce, ceux qui font les ruptures identitaires et la création de ce nouveau monde émergent, notre monde actuel.

Angels in America, 4H30 pour plusieurs vies

Il y a dans cet *Angels in America* au théâtre de l'Aquarium une forme terriblement dense de vie. 4h30 pour plusieurs vies, celle que l'on perd, celle que l'on redécouvre et celle que l'on décide de fuir, par convenance et par lâcheté. C'est long 4h30 et pourtant c'est si court, les deux parties de la pièce s'enchaînent vite. Les Anges, ce sont peut-être tout simplement ces individus aux sexes interchangeable selon les convenances, femmes et hommes à la fois, agonisant par la maladie mais vivant par l'amour qu'ils portent à leur prochain.

Il y a définitivement dans cette mise en scène intelligente et profonde d'*Angels in America* une forme puissante de vie, celle qui triomphe du Sida et de la mort, celle qu'on retrouve chez Act Up (dont la banderole n'est pas innocemment posée dans le hall du théâtre de l'Aquarium) et qui met à la fois un coup de poing dans le ventre et du baume au cœur. Ne ratez pas *Angels in America* !

Avis : *****

Pauline

16 novembre 2017



Dans l'Amérique puritaine et moralisatrice des années 1980, les Etats-Unis de Ronald Reagan, l'apparition du sida révèle les contradictions et les hypocrisies d'un pays flambeau de l'ultra-libéralisme économique. La maladie décime la communauté homosexuelle et l'épidémie est souvent perçue comme une punition divine. Le sida réveille les peurs, les colères. Célèbre avocat rattrapé par les affaires, Roy Cohn s'affiche homophobe tout en niant sa propre homosexualité et refusant l'évidence de sa contamination. Harper, une jeune femme au foyer, fuit ses problèmes conjugaux et le réel dans le Valium. Joe, son mari, mormon républicain, se cherche sexuellement et se découvre irrémédiablement attiré par Louis, Juif athée démocrate dont le petit-ami, Prior, meurt du sida. Africain-américain homosexuel, militant engagé, Belize, un infirmier, est confronté au racisme et à l'homophobie. Ils s'aiment, se déchirent, luttent pour trouver leur place dans la société quand des êtres surnaturels interviennent. Les anges et les fantômes s'en mêlent car Dieu a déserté son poste.

Version resserrée de la pièce originelle du dramaturge Tony Kushner, *Angels in America* dresse le portrait d'un monde en pleine mutation, celui acide et âpre d'une époque qui annonce les errances de la nôtre. Si cette oeuvre-fleuve au propos corrosif, sensible, humain est marquée par sa temporalité, elle demeure d'une actualité frappante. L'intelligence de la mise en scène signée Aurélie Van Den Daele permet au texte d'assumer son ampleur. Les multiples lignes narratives dont les intrigues foisonnantes sont très articulées s'entrelacent sans jamais perdre l'intérêt du spectateur, fresque historique, humaniste portée par le souffle de l'exigence.

Les décors épurés esquissent les différents lieux de l'action afin que l'espace laisse mieux place à l'imagination. Plusieurs domaines coexistent sur un même plateau dans un dispositif scénique dynamique brillant. Les enchaînements, les sauts temporels, la simultanéité s'en trouvent fluidifiés. La lumière qui magnifie les corps, les images vidéo magnifiques, son et scénographie somptueuse sont l'oeuvre du Collectif INVIVO.

A travers les destins croisés des personnages, le quotidien se mêle aux images des espaces mentaux, l'imaginaire, les visions, les hallucinations. La pièce brille par sa liberté de ton, son montage par son inventivité qui souligne tous les registres du burlesque au tragique jusqu'au fantastique. Entre humour et gravité, *Angels in America* nous offre un grand panorama des émotions. La troupe qui interprète une kyrielle de personnages très contrastés embrasse le travail de l'auteur sur les stéréotypes. Ceux-ci sont loin de manquer d'épaisseur. Les comédiens incarnent avec beaucoup de justesse cette famille humaine.

Le rapport à la maladie, la représentation de l'homosexualité, la question de l'identité, la problématique du racisme latent, *Angels in America* interroge la complexité des rapports à la société. Le propos politique est fort, son actualité indéniable.

Caroline Hauer
15 novembre 2017

LES 5 PIÈCES

NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Un portrait de l'Amérique des années 80 traversée par le SIDA, l'homosexualité, le racisme et Reagan. C'est violent, c'est anxiogène, c'est long. Mais on se prend au jeu de cette mise en scène puissante.

La pièce en bref

C'était un beau pari que de vouloir adapter sur scène une oeuvre d'une telle ampleur. Aurélie Van Den Daele l'a pourtant fait, tranquillou-billou comme on dit dans le ghetto. Portrait des Etats-Unis sous Ronald Reagan à la croisée des mondes entre conservatisme et libéralisme, on y croise une série de personnages touchants, traversés par une crise de valeur au cœur des maux de leur époque : SIDA, libéralisme, racisme, religion, sexualité... Un couple gay séparé par la maladie, le malade qui finit par se prendre pour un prophète après la révélation d'un ange, un infirmier stigmatisé pour sa couleur de peau, un avocat raciste et atteint du VIH, la découverte de son homosexualité pour un jeune homme en couple tandis que sa femme part en délire complet à force de forcer sur le valium.

En adoptant une structure proche de la série télé avec saisons et épisodes, on suit ainsi l'évolution de ces personnages qui ont tous leur dose de désespoir. Chapeau bas à la lumière qui agit sur la scène comme la peinture d'un tableau. Chapeau bas aux acteurs qui offrent chacun une performance honorable. Chapeau bas à la mise en scène qui, en nous plongeant dans une ambiance oppressante, parvient à nous transmettre son mal-être existentiel.

Louise Pierga
20 novembre 2017



toutelaculture.com

La pièce fut créée en novembre 2015 par Aurélie Van den Daele qui ensuite nous a proposé une extraordinaire *Métamorphoses* d'après Ovide. Elle revient à l'Aquarium pour 17 représentations à ne pas manquer.

Le «tout» dans le singulier.

Angels in America est une pièce de théâtre de l'écrivain Juif américain Tony Kushner. Tony Kushner est né à Manhattan de parents cultivés, musiciens classiques. Artiste très célèbre aux Etats unis il se mariera comme un peuple avec son compagnon en 2006. Sa pièce fut adaptée dans une série culte HBO avec Al Pacino et Meryl Streep. Au milieu des années 1980 sous les présidences de Ronald Reagan et de George Bush, à New York, on suit la vie de plusieurs personnes confrontées à l'administration et la politique des républicains, confrontés à la discrimination homosexuelle et à l'apparition du sida et aux premières expérimentations de l'AZT. Au début du premier acte, Prior Walter est atteint du sida tandis que son compagnon Louis Ironson, juif démocrate, a de plus en plus de mal à vivre. Dans le même temps, Joe Pitt, avocat mormon, républicain et homosexuel, obtient une offre de promotion à Washington de son mentor, le maccarthyste Roy Cohn. Joe hésite à partir à Washington, car son épouse Harper vit une terrible dépression noyée dans le Valium. Il s'agit des chroniques d'une minorité, toutefois la pièce passionnante rend compte d'une époque in extenso parce que le parler est vrai et brut, que les discours sont imbriqués dans les rêves et l'univers onirique de chaque personnages, parce que aussi il y a une humanité radicale et enfin parce que le texte exprime l'esprit de ces années coincées dans le pli de la libération des moeurs et le retour de l'ordre morale.

Aurélie Van Den Daele magnifie l'oeuvre.

D'abord il y a l'humour juif, celui de l'autodérision et de la clairvoyance. Vous les chrétiens vous croyez à la rédemption, nous les Juifs on croit à la culpabilité. Aurélie Van de Daele se glisse dans cette pente; chaque personnage affronte la réalité comme on rencontre un mur, en s'y cognant. La direction d'acteur soutient le parcours individuel de chacun et sa peur du lendemain; et à cause de cette peur le ratage de chaque rencontre. Emilie Cazenave, Harper Pitt incarne une dépressive effarouchée plus vraie que nature, Gregory Fernandes un attachant Louis Ironson, Julie Le Lagadec une magnifique Ethel Rosenberg mythologique, Alexandre Le Nours une Prior lumineux, Sidney Ali Mehelleb le truculent et fantastique infirmier Belize. Pascal Neyron pousse sa proposition de Joe, prend tous les risques et saisit la salle. Marie Quiquempois complète de son talent et de son dynamisme la proposition de la troupe. L'histoire est avant tout l'histoire du salaud Roy Cohn avocat charismatique et véreux, maccarthyste, vulgaire et autoritaire. Roy Cohn est un homme d'influence alors qu'il contracte le Sida. Et tout va devenir compliqué et passionnant. Antoine Caubet est un formidable Roy Cohn, entre vérité et faux semblant, chacune de ses apparitions nous plonge dans nos imaginaires.

Ensuite il y a cette mise en scène, la patte d'une Van Den Daele qui écrit si bien le fantastique et le chimérique en brassant des motifs simples, esthétiques toujours, drôle parfois et des musiques percutantes, le tout emmené à un rythme haletant. Il y a cette inventivité sans relâche et sans prétention qui finit de tricoter une authentique oeuvre pour les yeux, les oreilles et nos pensées.

David Rofé- Sarfati

21 novembre 2017

ANGES ET DÉMONS

Une durée de 4h30 pour une pièce de théâtre peut provoquer des sueurs froides. «Angels in America» illustre l'importance de savoir parfois se faire violence pour apprécier dans son ampleur ce que nous pouvons ici appeler une fresque sociale.

Vainqueur du prix Pulitzer en 1993, Angels in America est une pièce qui compte dans le paysage contemporain. Écrite par le dramaturge américain Tony Kushner, elle dresse un portrait caustique du New-York de la fin des années 1980 à travers le portrait de personnages hauts en couleurs.

Sans les citer tous, nous retenons Roy Cohn (Antoine Caubet), avocat véreux homophobe et homosexuel inspiré d'un proche de George Bush; Prior (Alexandre Le Nours), gay foudroyé par le sida qui doit composer avec une maladie inconnue; son petit-ami, Louis (Grégory Fernandes), lâche, lascif et Juif; Joe (Pascal Neyron), Mormon dépassé par sa vie et sa sexualité; sa femme, Harper (Émilie Cazenave), psychotique frustrée qui fantasme un enfant qu'elle n'aura pas; l'infirmier (Sidney Ali Mehelleb), Noir aussi gay que lucide.

Les ravages du monde contemporain

Tous évoluent dans un milieu plutôt privilégié, avant de se rencontrer, souvent pour de mauvaises raisons. Aucun être, ici, n'est ancré. Ils sont tous habités par une fragilité psychique qui les exhorte inéluctablement à l'excès. Excès d'érotisme, de folie, de fantasme, de stupidités, de considérations, d'argent, de pouvoir. Ils compensent le vide dans lequel la « démocratie » américaine les plonge. Conscients quelque part de se faire avoir par un système dont l'hypocrisie éclate au grand jour avec les années sida - catalyseur de xénophobie, rejet et solitude.

Ils ont chacun un refuge où ils peuvent à l'envi être des anges ou des démons - nécessité impérative de s'extraire du réel. Car le réel de Toni Kushner fait mal et déstructure. Le salut n'existe que dans la mort, le délire ou le rêve. Triste constat de nos sociétés contemporaines qui, à force de nous remplir de tout, finissent par nous rendre exsangues. Dans l'illusion d'un moi sans consistance, perdu dans le cliché. Juif, noir, homosexuel, folle...

Chez les réfugiés existentiels

Sur la grande scène du théâtre de l'Aquarium de la

Cartoucherie, un décor fixe. La metteuse en scène Aurélie Van Den Daele semble avoir aménagé un « lieu d'accueil » pour ces réfugiés existentiels. Du haut de nos chaises de spectateurs, cet espace confiné leur confère un air de bêtes curieuses, renforcé par un temps d'observation de 4h30.

Structurée en deux saisons elles-mêmes fragmentées en plusieurs épisodes, Angels in America se présente en fait sous la forme d'un docu-fiction : présence quasi systématique de musique - fond électronique lancinant ou grands classiques des années 1980; lumière en équilibre incertain entre éblouissement et clair-obscur. Dans ce huis clos chaotique, la première saison (2h30) se montre vive, serrée, ingénieuse, porteuse de sens et de symboles.

Une partition remarquable

Dans cet ensemble, les comédiens excellent. Ils sont justes dans leur(s) personnage(s), rythmés dans leurs échanges, respectueux dans leur silence et leur écoute, à l'aise dans l'excès. Dirigés d'une main de maître par une metteuse en scène qui semble avoir saisi les enjeux intimes de la pièce et la force de sa contemporanéité. Mention spéciale pour les rôles féminins, doubles, triples voire quadruples. Dans ce monde masculin où la femme est mimée, rejetée et hystérisée, la metteuse en scène redore leur blason en « dégenrant » les rôles de la pièce. Avec notamment la remarquable Julie Le Lagadec qui incarne trois personnages masculins.

Angels in America s'impose comme une fresque contemporaine qui se distingue par une acuité rare et nécessaire. Celle de souligner les évidences invisibles.

Cécile Strouk

23 novembre 2017



Une mise en scène impressionnante et baroque pour un sujet encore d'actualité, le sida, qui punit l'amour par la mort...

Au commencement était le verbe. Celui de Tony Kushner qui, en 1991, écrit *Angels in America : a gay fantasia on national themes*, pièce en deux parties qui reçut un Prix Pulitzer et deux Tony Awards. Puis, vint le temps de l'image, avec une mini-série du même nom, interprétée notamment par Meryl Streep et Al Pacino. Puis l'ère de la voix, avec un opéra avec Barbara Hendricks. Désormais, c'est un spectacle français, actuellement joué à la Cartoucherie, au théâtre de l'Aquarium.

Surtout, n'ayez pas peur de la durée globale de la pièce. 4h30, avec un entracte de 30 minutes. D'une part, vous pourrez voir les deux parties de manière indépendante et d'autre part, les 4h30 s'écoulent en une fraction de seconde, ou presque. Certes, il y a de quoi être désarçonné de prime abord. Nous sommes de retour en 1985 (quelques anachronismes mis à part comme l'utilisation de téléphones portables ou tablettes numériques), pendant les années Reagan. Une grande salle d'attente d'hôpital, froide et impersonnelle, qui se mue en salon ou en bureau, c'est selon. Sur le côté, un distributeur de boissons, de friandises ou de médicaments. C'est selon également. Au fond, une pièce vitrée où apparaissent toutes les fantasmagories des personnages. La fiction se mêle à la réalité. On retrouve l'avocat qui fit trembler tout New York, Roy Cohn, hétérosexuel qui a des hommes pour amants. Ici, il est une version fantasmée de lui-même par l'auteur, qui lui affuble du fantôme d'Ethel Rosenberg qu'il contribua à exécuter. A son tour désormais de rire de ses malheurs, comme une hyène aux abois, guettant la mort de son tortionnaire. Car il est atteint du sida. Maladie honteuse que le ténor des barreaux transformera en cancer du foie, comme il a toujours trompé son monde. A ses côtés, une galerie de personnages bien fictifs eux, mais qui auraient pu tout aussi bien exister. Qui existent peut-être, d'ailleurs. Prior, jeune homme qui a trop brûlé sa vie, qui se consume lui aussi de ce nouveau mal du siècle. Louis, son compagnon, qui l'abandonne car il n'a pas la force d'assumer la mort prochaine de celui qu'il aime. Joe, avocat Mormon, républicain et homosexuel qui cache son attirance masculine à sa femme, Harper, qui elle, se perd dans les comprimés de Valium. Navigant entre les uns et les autres, Belize, noir, infirmier et drag queen à ses heures perdues.

Et tous de s'aimer, se perdre, se battre, danser ensemble et se séparer, se déchirer et se réconcilier. Avec musique, force et fracas, tant le silence est absent de leurs tourments. À eux de trouver des consolations là où ils le peuvent : paradis artificiels ou cieus imaginaires, sexe et débauche ou au contraire, pénitence. Et la mise en scène de se faire au diapason de ce mouvement des corps blessés. Elle donne l'impression de se glisser dans un train fantôme ou mieux encore, dans des montagnes russes. Les montées d'adrénaline, vertigineuses (cette pluie de balles de ping pong, ces fumigènes crachés par la scène) se succèdent aux descentes lestées (des moments de flottement où l'on ne sait plus où l'on se trouve, entre rêve et réalité, comme cette longue scène de l'Ange qui apparaît à Prior, choisi dans ses délires oniriques pour prophète). Aurélie Van Den Daele a su ainsi donner rythme et pesanteur à cette pièce qui semble impossible à monter sur le papier. Trop de temporalités différentes, trop de lieux (jusqu'en Antarctique !), trop de personnages (certains étant joués par la même comédienne, quel que soit le genre, volonté expresse de l'auteur).

Les comédiens sont tous excellents (mentions spéciales à Alexandre Le Nours, Pascal Neyron et Julie Le Lagadec). Ils ont remisé leur pudeur dans les coulisses. Ils ne craignent pas de se mettre à nu dans tous les sens du terme, corps et âme. Ils ne redoutent pas le ridicule, la honte et à aucun moment, ne jugent les choix et les actes de leurs personnages. Ils les suivent à la vie à la mort, plutôt qu'ils ne les guident. Et nous d'en faire autant...



Angels in America, monument de culture gay sur le sida, vibre encore

Pour beaucoup, *Angels in America* est avant tout la mini-série en six épisodes avec Meryl Streep, Al Pacino et Emma Thompson, créée en 2003 aux États-Unis pour la chaîne HBO. En réalité, l'œuvre est à l'origine une pièce de théâtre, longue et exigeante, écrite par l'Américain Tony Kushner. Sous-titrée Fantaisie gay sur des thèmes nationaux, elle lui permit de remporter le prix Pulitzer.

New-York, 1985. Tandis que Reagan chante les vertus du libéralisme et de la mondialisation, l'apparition du sida révèle les contradictions d'une Amérique au bord de l'implosion, à travers les destins croisés d'un célèbre avocat rattrapé par les « affaires », d'un infirmier stigmatisé pour sa couleur de peau, d'une femme au foyer coincée entre le valium et son mari mormon de droite, lequel se découvre raide dingue d'un juif athée de gauche, dont le compagnon, etc. Tous aiment, luttent, (se) mentent tandis que le melting-pot tant vanté vole en éclat ! Heureusement que les anges et quelques fantômes viennent remplacer Dieu (qui a craqué) pour remettre de l'ordre !

La jeune metteuse en scène Aurélie Van Den Daele a obtenu l'autorisation de Tony Kushner pour écourter un peu la pièce et l'adapter en France, dans une traduction de Gérard Wajcman et Jacqueline Lichtenstein. Le tout s'étend tout de même sur 4h20, mais on ne les sent vraiment pas passer grâce à l'incroyable travail mené sur le rythme et à l'énergie communicative des acteurs.

Angels in America revient à Paris dans le cadre du nouveau festival queer *Over the aquarium* qui a ouvert ses portes à la mi-novembre et ne rentrera dans son bocal qu'à la mi-décembre. Une aubaine pour Aurélie Van Den Daele qui peut rejouer son travail à un moment où le sida est de nouveau au cœur des questionnements artistiques. À l'origine, la pièce avait été montrée en 2015, pile au moment des attentats : « On n'avait pas réussi à mélanger les publics. Des personnes du milieu de la nuit étaient venues, d'autres du théâtre, mais aujourd'hui on a aussi beaucoup de lycéens par exemple ! En les voyant réagir à la pièce, je suis sûre d'une chose : la vague réactionnaire que l'on traverse ne vient pas d'eux ».

Quand elle s'est attaquée à *Angels in America*, Aurélie Van Den Daele nous confie qu'elle n'en menait pas large : « On avait un leitmotiv avec les acteurs qui nous permettait de dédramatiser l'ampleur de la tâche. On disait : on ne va jamais y arriver ! Mais quand ça joue et qu'on sent que c'est reçu par le public, tout va mieux ». Il faut dire que la troupe ne démerite pas pour capter notre attention dans une histoire et une mise en scène éclatées : Louis et Prior (joués par Grégory Fernandes et Alexandre Le Nours) sont percutants et attendrissants en couple gay qui se déchire après la découverte que Prior a le sida. Harper et Joe (Emilie Cazenave et Pascal Neyron) émeuvent dans leurs incompréhensions mutuelles. Harper surtout, dans son rôle de femme mariée frustrée et shootée aux antidépresseurs à qui son mari apprend qu'il est homosexuel. L'actrice déploie une gamme qui va de l'apathie à la folie douce, en passant par le comique façon Foresti, Harper apprenant petit à petit à vivre avec cette révélation : elle est la femme d'un gay. Mention spéciale pour les scènes où Prior et elle, deux êtres que tout sépare, se retrouvent dans leurs solitudes et échangent un baiser.

Aurélie Van Den Daele a voulu mettre l'accent sur la dimension politique de la pièce. Elle a été bien aidée par le fait que Roy Cohn, personnage réel à la fois juif et antisémite, gay et homophobe, fut un conseiller de Donald Trump : « étrange ambiance annonciatrice qui flotte sur cette pièce et qui résonne avec notre actualité », dit-elle. En effet : les conservatismes, le racisme, l'homophobie des années 80 trouvent des échos dans notre présent. « Tous les personnages de la pièce sont définis, caractérisés, stéréotypés : mormons, homosexuels, noirs, malades du sida, reaganien... et ils répondent toujours à notre désir de classification comme outil de compréhension du monde », écrit la metteuse en scène dans son texte de présentation. Les anges de Tony Kushner sont toujours bien vivants.

ENTRETIEN : Chloé Dumas, scénographe.

« Je m'adresse aux sens du spectateur »

Au sein du collectif INVIVO, elle fabrique des scénographies immersives. Pour « Angels in America » de Tony Kushner, puissante épopée sur l'Amérique des années Reagan, Chloé Dumas a conçu un décor sobre, d'un onirisme glacé. Interview.

Inferno : Vous avez créé avec le collectif INVIVO le dispositif scénique d' »Angels in America », mis en scène par Aurélie Van Den Daele. Pourquoi créer en collectif et comment travailler ensemble ?

Chloé Dumas : Il y a quelques années, étudiante à l'ENSATT de Lyon (Ecole Nationale Supérieure d'Arts et Techniques du Théâtre), j'ai rencontré Samuel Sérandour et Julien Dubuc. Ensemble, nous avons créé le collectif INVIVO en 2011. Nous partageons déjà l'envie de travailler sur la place du spectateur et la volonté de développer nos propres créations. D'autres artistes nous ont rejoint ensuite. Nous donnons la même importance aux différents corps de métier (création lumière, vidéo, mise en scène, écriture, interprétation, scénographie...), loin de la hiérarchie théâtrale classique. Partir d'une sensation plutôt que d'un texte : ce n'est pas ce que l'école nous a enseigné, mais nous aimons ce rapport à la scène!

« Angels in America » n'est pas une création propre, cela fait partie des collaborations que nous développons avec d'autres artistes. Mais nous avons construit le projet avec la metteuse en scène, Aurélie Van Den Daele, dans un temps de travail « à la table ». Notre cohésion au sein du collectif INVIVO nous permet de penser de manière interdisciplinaire le dispositif scénique.

Pour « Angels in America », vous avez imaginé une scénographie sobre et froide. Qu'est-ce qui a guidé ce choix ?

Le texte de Tony Kushner comporte une profusion de didascalies, de lieux, de personnages et de scènes. Il a un caractère très cinématographique. Rester dans le réalisme aurait impliqué un changement de décor perpétuel. Nous avons plutôt choisi de travailler par fragments, en faisant apparaître une image, un tableau, un espace des possibles. Certaines scènes coexistent simultanément sur le plateau alors qu'elles se succèdent dans la pièce. La scénographie doit pouvoir évoquer cette diversité. Quelques chaises, un cube de verre, un rideau de chaînes : c'est un non-lieu que nous donnons à voir aux spectateurs. Il donne le sentiment d'un site connu mais interchangeable, aux possibilités multiples, un lieu seuil, à la fois hall d'aéroport, d'immeuble, ou salle d'attente. C'est un espace hostile jusque dans les matériaux utilisés. Les chaises en plastique, les balles de ping pong, les vitres en Plexiglas, la lumière froide conçue par Julien Dubuc renforcent cet aspect. Seuls les comédiens apportent une chaleur au plateau. Ces choix impliquent la scénographie autant que la mise en scène : sans un dialogue entre les deux, ils ne peuvent aboutir.

Votre scénographie est très immersive. Comment travaillez vous sur les perceptions des spectateurs ?

En tant que spectatrice, j'aime qu'on s'adresse à mes sens. J'ai été très marquée par les spectacles sensoriels de Joël Pommerat, et par ceux du scénographe Daniel Jeanneteau. Scénographe, au sein du collectif INVIVO, l'immersion est au cœur de ma démarche. Je pars des sensations du spectateur pour imaginer un espace. Je m'adresse aux sens du spectateur plutôt qu'à l'intellect. Paradoxalement, la mise à distance est un mécanisme immersif très fort, qui permet de se projeter dans un univers mental. Le cinéma a cette grande puissance de l'image qui nous fait oublier pour un temps notre propre réalité physique. Au théâtre, cet effet de déconnexion du réel est atténué par la présence des comédiens, qui nous relient à une réalité très concrète. Mais créer un décalage entre ce qu'on voit et ce qu'on sent permet de retrouver le sentiment d'immersion. Une vitre, de la fumée, un tulle en avant scène, vont permettre de couper le public du réel. Pour Angels in America, le fond de scène de rideau de chaînes produit cet effet. La boîte vitrée qui occupe la scène côté cour est un autre point essentiel de la scénographie. Elle s'intègre au hall et peut être interprétée de manière réaliste : un fumoir ou un bureau vitré par exemple. Mais elle devient l'espace de l'ailleurs et de l'onirisme au fil de la pièce, avec l'apparition de l'ange et de l'agent de voyage. La vitre, en modifiant le son, l'image, crée une distorsion du réel qui encore une fois favorise l'immersion. Le numérique (vidéo / Réalité Virtuelle / casques audio / micros...) est un autre vecteur de sensations : dans 'Angels in America », nous avons équipé les comédiens de micros cravates (micros HF) qui permettent une artificialité et un précieux décalage : les voix semblent à la fois plus proches et plus indirectes.



SAISON 2017/18 → ACTIONS !

theatredelaquarium.com